

Colette-Madeleine
Casier

Le chemin de l'Agir

Lancée comme une bouteille à la mer cette intention d'écrire pour le colloque, a été reçue et redonnée, retranscrite comme une réflexion sur la Fonction de l'Agir... une forme qui m'oblige... à accoster aux abords de cette question. Sur une terre mienne et qui n'est pas ferme ! mais qui est mienne.

Envoyer une intention « le chemin de l'Agir » et recevoir une proposition de réflexion sur la fonction de l'Agir... Ce changement qui semble léger me semble faire passer d'un vécu corporel, le chemin qui implique marche et démarche, à une compréhension de la fonction... Si l'un et l'autre sont liés, me vient à dire que cela même est un agir... Agir simple, agir double, agir en réponse, en miroir, en attente...

Comment échapper à l'Agir si ce n'est en n'existant plus, en mourant et encore ! cela pourrait en être un également. Et je pense d'ailleurs que dans tout ce qui se dit, se vit, s'organise, se pense autour de la mort, il y a un agir puissant, tentant souvent un apaisement face à l'effraction de la mort.

L'agir est à l'œuvre dans la vie, le travail... Dans un rapport à soi et au monde, et du monde à l'humanité, dans un rapport au plein, au vide.

L'agir serait-il façon de se fuir, façon de se chercher, façon de tenter de se trouver ? À travers les actes posés, les intentions refusées, les répétitions subies, toute cette vie ! Nôtre.

Toutes ces questions m'habitent à l'aube de ce texte et m'habiteront sans doute à son crépuscule. Tout comme sans doute de l'aube de ma vie jusqu'à son crépuscule.

Et puis me voilà à aborder cette question, comme on va à l'abordage

Mon Robert dira de l'abordage que c'est une manœuvre consistant à s'amarrer bord à bord avec un navire, à monter à son bord pour s'en rendre maître. Mais aussi que c'est une collision de deux navires.

Comme s'il allait falloir s'approcher, se placer, s'amarrer, comme s'y tenir, mettre en œuvre tout ce qui est possible pour monter à bord de cette question, s'en rendre maître si l'on peut... Et sans doute parfois, risquer la collision, peut-être même la collusion, dont un synonyme est connivence.

« Seul l'océan dispose de moyens vocaux qu'il faut pour parler au nom de l'homme » -- Romain Gary dans *Chien Blanc*.

Tout cela m'arrive à partir d'un vécu douloureux, d'un sentiment de répétition, sorte d'effraction dans ma vie, incompréhension, dont avant de déployer, si possible, je pourrais dire ceci :

Avoir décidé de quitter dans un profond malaise et savoir ou sentir l'élimination à l'œuvre et finalement après coup la reconnaître depuis longtemps à l'œuvre. N'avoir pas su la parler, n'avoir pas su la sentir assez vite.

Mais tout à coup sentir l'impossible à poursuivre, la nécessité de le reconnaître.
Et vivre la douleur de ce vécu-là.

Avoir arrêté pour soi et sentir la douleur d'une élimination voulue/non voulue, je ne sais.

Douleur de vivre cela et difficulté de rester avec ma décision comme une décision pour moi, réfléchie choisie et peu souvent faite jusque-là...

Et cependant, l'élimination qui arrive à moi, réveille des éliminations anciennes et depuis toujours agissantes.

Comment rester là... C'est toute une ouverture qu'il me faut. Et dont j'ai pu faire l'expérience lors d'un séminaire de groupe : rester là sentant ce qui se passe, dans un silence long, mais rester sans chercher d'autre chose que la position.

Ouverture à moi... À mon désir de disparaître qui serait m'éliminer tout autant qu'éliminer... Qui serait aussi connivence dans un vécu se retournant contre moi et tout autant agissant.

Toucher le désir du suicide et en toucher le sens ; comme façon de s'éliminer, en faisant mal, à soi peut-être d'abord,

à l'autre et aux autres... mal à la vie, quand j'ai mal à ma vie. Sorte d'agir sans retour possible pour soi, mais agir laissé dans les autres.

Suicide lieu d'une colère et d'une douleur aussi intense l'une que l'autre, vécue en soi, non-reçue et jetée dans l'humanité.

Mais comment rester en touchant à la fois l'envie de disparaître, la peur du suicide, la peur du ridicule, mais aussi le désir d'y être. Le désir d'y être pour moi et non pour tenir de force, une posture impossible

Pouvoir être dans l'arrêt sans être dans l'élimination, mon élimination qui me ferait être en connivence avec ce que j'ai senti. Cette fois au moins, le tenter, ne pas être dans la connivence de l'élimination.

Rester pour faire ce chemin qui pourrait ouvrir à l'insoupçonné de soi, dans une sorte d'ouverture douloureuse et peut-être salutaire

Rester pour entendre ce qui peut être dit et tenter l'accueil, de ma vie comme elle est, au-delà de toute perte de confiance

Rester pour ne pas céder aux sirènes de la négation, de l'élimination qui m'amèneraient au fond des mers... rester même dans un rafiot sans le vouloir cargo.

À plusieurs reprises, dans ma vie... À plusieurs endroits de moi, je me sens au carrefour d'une sorte de mouvement qui m'a mise en route vers quelque chose et d'un brusque concours de circonstances qui fait une sorte d'insupportable, une sorte d'attaque au fond de moi, sorte de lame de fond, larme de fond avais-je dit dans un texte, il y a longtemps. Lame de fond, bien au-delà des circonstances.

Un profond démuni m'apparaît et que je ne peux plus me cacher... Souvent il m'arrive de pouvoir le cacher au dehors de moi, mais de moins en moins au-dedans. Me faisant découvrir l'inatteignable, le non-nommable, dans un vécu de honte de soi... D'être dans ce démuni, ce non-su qui a fait faire l'aller, tout comme l'arrêt...

Je ne sais alors souvent rien en dire, comme un accès impossible et ça pleure. Ça ne pourrait que pleurer.

Il me faut du temps pour apprivoiser ce lieu de moi, oser être là et d'une certaine façon m'attendre, pour m'apprendre. Sorte d'insu de moi qui se manifeste à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur, dans un rapport à moi, nouvellement touché.

Sans ce mouvement qui s'est fait en moi, mouvement douloureux, mais pour moi, aurais-je pu avoir accès à un moment à ce lieu de moi où je ne pourrais que consentir que je n'arrive pas à m'en remettre d'être moi.

Se suivre est un chemin bien tourmenté et, quoiqu'il y paraisse, le seul possible pour mener, si cela peut être, au consentement.

« Il faut apprendre à vivre sans consolation. Et continuer... » a dit Jean Louis Trintignant dans un entretien en 2017.

Ne pas m'en remettre d'être moi, mais ne pas m'en consoler, du moins de façon facile et même si cela m'est étrange, je dois bien reconnaître que je n'ai pas su m'arrêter aux autres formes de travail qui promettaient le soulagement, l'épanouissement au-dessus de ce que je rencontre en ce moment. Et je n'ai pu m'y arrêter, me cherchant encore et encore. Ne me consolant pas dans ce qui, promis, offert, aurait pu ne pas m'amener là où je suis aujourd'hui, même si je n'en voudrais pas, si j'avais le choix. Mais le choix d'aller là, et de poursuivre, je ne l'ai pas.

Comme s'il me fallait arriver à cet endroit où l'insu de moi m'a guidé, voulant apparaître, me rencontrer peut-être aussi.

Mais à cet endroit de la rencontre, il est évident que l'on ne peut aller seule et c'est pour moi ce qui me tient et me retient dans la démarche, être avec un autre, avec des autres cherchant en eux et avec moi le chemin ; nous faisant co-chercheur, de ce qui se donne dans le toujours à refaire et le jamais atteint.

Sans un autre réellement engagé, je ne peux y aller, l'ambivalence est grande : rencontrer de soi des espaces inexplorés-inexplorables autrement qu'en attendant, des lieux dévastés-dévastants, désespérés-désespérants, dont il m'apparaît que je peux à peine y entrer et jamais en sortir.

« L'écoute est une hospitalité intérieure
 C'est laisser dire ce qui se dit, ne rien écarter
 Être présent entièrement...
 en même temps, laisser tout l'espace. »
 Maurice Bellet, l'écoute DDB 1992.

C'est alors que se rencontre le corps, je n'ose dire que je suis, et pourtant c'est bien ce que je commence à sentir, corps vivant d'être apeuré et tremblant. Silencieux et bruyant comme une question sans réponse. Et pourtant, c'est là que je suis. Depuis un certain temps, dans un vertige inexplicable je suis dans le corps et m'y abandonne plus.

Expérience faite dans un groupe et qui me fait toucher un peu plus le « Se recevoir », en soi, avec l'autre, les autres, dans un non-agir silencieux le plus possible, longtemps, longtemps... Il faut du temps pour arriver là.

Plus avant sur ce chemin se trouve la honte. Je la connais tapie au fond et jamais loin de la surface. Honte d'avoir fait ce mouvement de quitter dans un avoir été là. Honte d'une vulnérabilité à moi-même montrée, et même si elle n'est pas vue, je suis impuissante à me la cacher. Honte de me faire vivre ce que je me fais vivre, et d'être impuissante à ne pas le faire.

Se croire l'homme qui marche et se découvrir l'homme qui chavire, (deux statues de Giacometti) la vulnérabilité était là et ne se savait pas à ce point. Elle s'apprendra, se rencontrera dans ce qui est donné, dans ce temps d'attente à sentir.

Il a fallu tout cela et d'autres choses, tout ce temps, pour être là pour toucher dans le corps la nécessité de trouver le sens en soi, oser l'apeurement et ne pas me laisser errer pour le toucher vraiment. Faire de la vie que je porte un lieu pour être et faire être.

L'insu de moi qui me fait accepter, à cette même période, tout un travail sur la Honte comme repère en soins palliatifs. Qui d'autre pour faire cela. M'être sentie bouc émissaire, et me faire émissaire.

Me rendant émissaire, dont mon Larousse dira qu'il s'agit d'une personne chargée d'une mission auprès d'une autre.

Me rendant émissaire d'une question profonde : la honte perçue, vécue, et qui me rejoint dans cette démarche qui va à la rencontre d'un fond de ma vie : la menace de mort vécue dès l'origine de la vie.

Dans ce temps de la fin de vie, du palliatif qu'en est-il de l'Agir... et comment est-il actif. Palliatif vient de pallium : ce manteau qui recouvre... Mais alors quoi et comment ? Manteau de bienveillance dira-t-on souvent, certes !!! mais en dire plus.

Certes une bienveillance est à l'œuvre, mais que recouvre-t-elle ???, la nécessité d'un : « il est parti en paix ! » pourrait faire éteindre, endormir le douloureux, l'incertain de ce temps. Dans une société qui ne s'est pas encore aperçue qu'il est impossible d'échapper à l'effraction, comment vivre l'inattendu, le fait de ne pas savoir...

Comment ne pas chercher à mettre des mots, des explications, des tentatives de résolution de l'insupportable, l'indéfinissable.

Il ne s'agit pas pour moi ici de parler de soin palliatif, je l'ai déjà fait ailleurs, mais de comprendre comment depuis longtemps je me révolte contre l'apaisement tant recherché, les dires tout faits qui rassurent et évitent la menace de la rencontre de ce qui est à vivre dans ce temps de la fin de vie.

J'y reconnais cependant un chemin qui rend supportable, l'insupportable... Chemin qui se fait en moi dans ces compréhensions étrangement multiples issues de cette expérience. Compréhensions qui me mènent en bien des endroits de moi, du rapport à l'autre, à l'humanité.

Je dirais pour terminer mon texte que ce qui est touché en moi avec et par ce vécu douloureux, le chemin qui s'est fait me fait sentir comme c'est un long processus que de « s'habiter pour arriver à la possibilité de faire toute la place à soi comme c'est devenu et organisé de façon unique et déterminée » comme le disait Aimé déjà en 2013.

Mais aussi comme ce processus peut se faire au-travers de douleurs de vécus d'élimination ou autres, pour mener à la rencontre de soi, à certaines compréhensions de l'humanité, à la nécessité de l'interdépendance vécue dans ce lien à l'autre présent, aux autres présents et

donnant d'être comme c'est et ouvrant sur un temps
donné pour s'apprendre, dans le lien.